

# L'Œuvre Américaine en Arménie

---

CONFÉRENCE

PAR

**M. Archag TCHOBANIAN**

à la Réunion du 30 Décembre 1918, organisée par  
*l'Union Intellectuelle Arménienne de Paris*

SOUS LA PRÉSIDENCE

DE

**M. le Général MALLETERRE**

---

**DISCOURS de M. le Docteur Herbert Adams GIBBONS**

---

*En vente au Profit du Secours National Arménien*

---

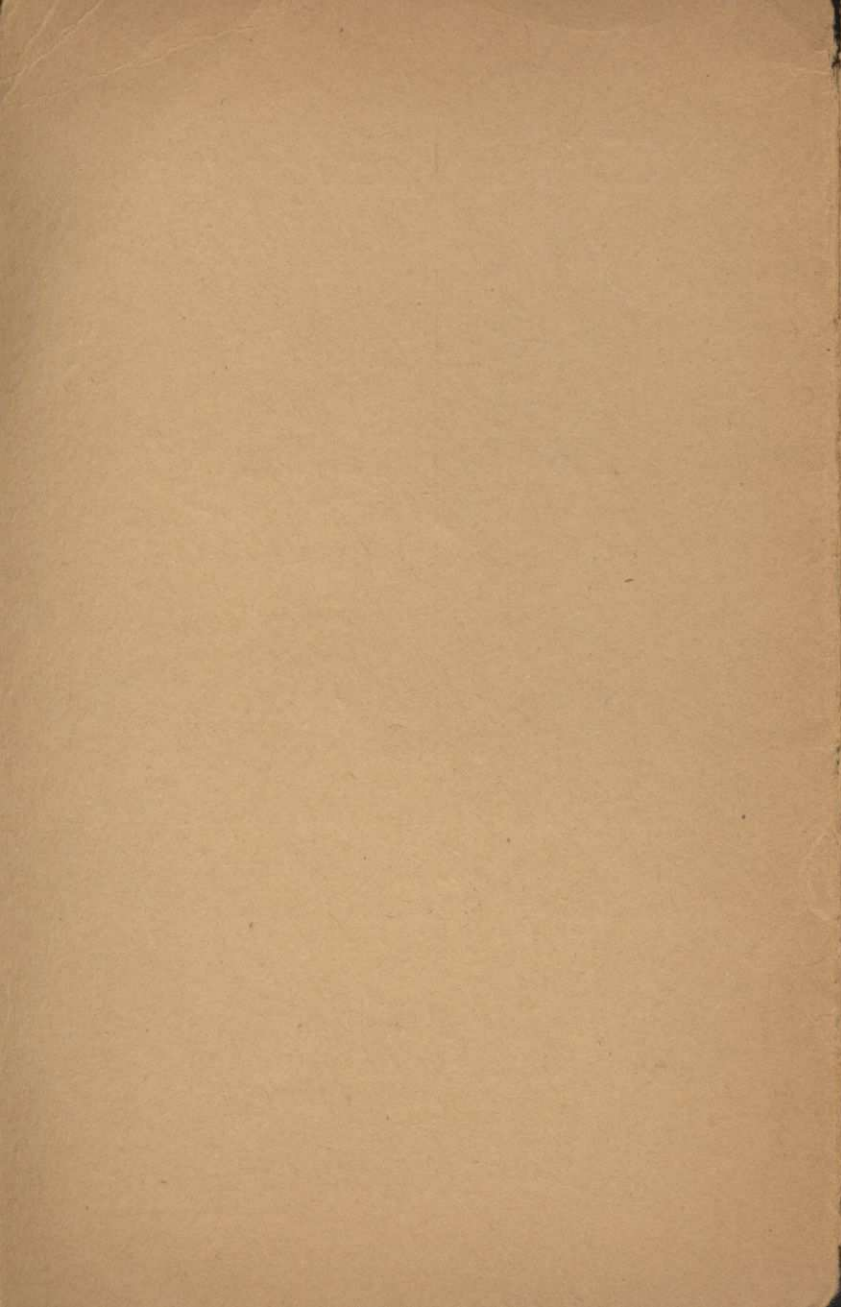
PARIS

ÉDITIONS ERNEST LEROUX

28, Rue Bonaparte, 28

—  
1919

Prix : 1 fr. 25

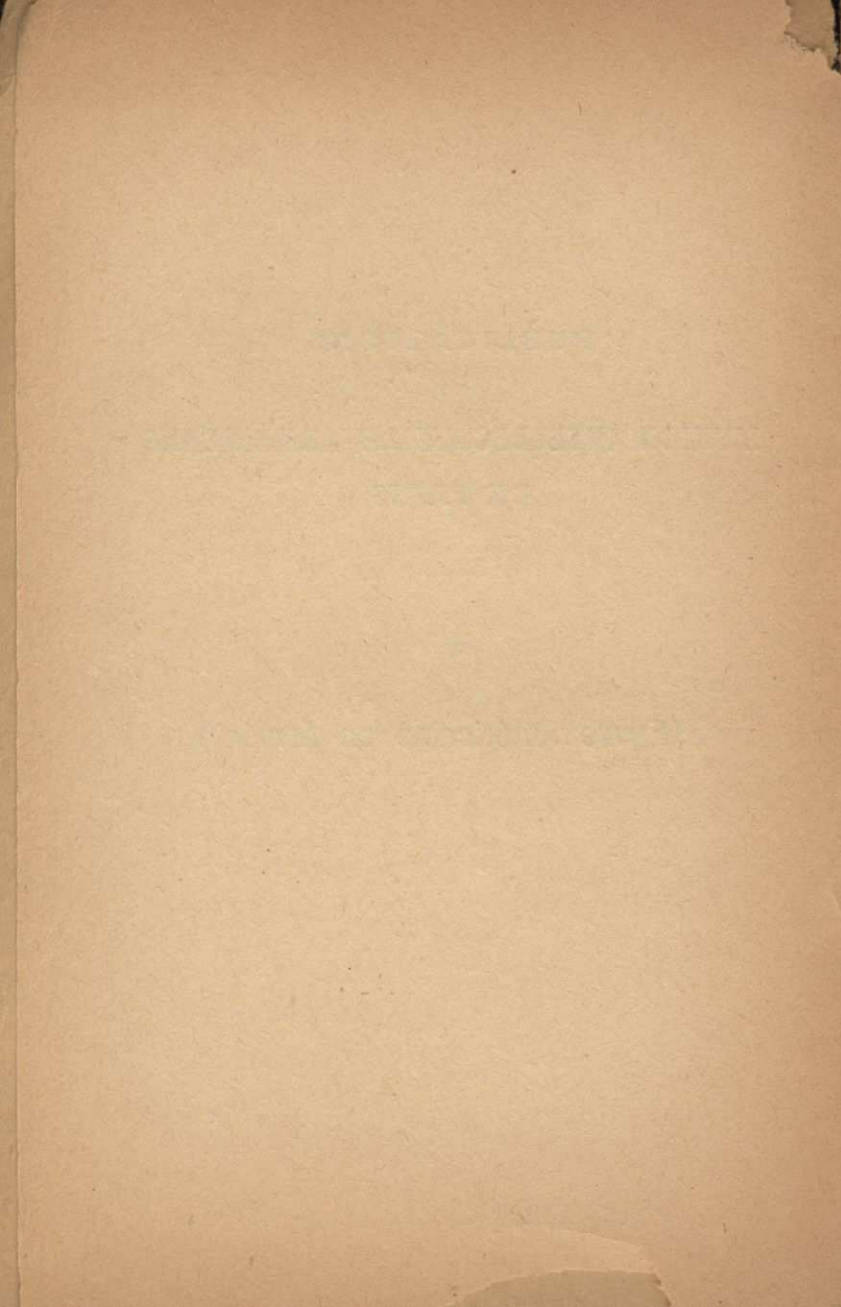


PUBLICATIONS  
DE  
L'UNION INTELLECTUELLE ARMÉNIENNE  
DE PARIS

---

V

L'Œuvre Américaine en Arménie



# L'Œuvre Américaine en Arménie

---

CONFÉRENCE

PAR

**M. Archag TCHOBANIAN**

à la Réunion du 30 Décembre 1918, organisée par  
*l'Union Intellectuelle Arménienne de Paris*

SOUS LA PRÉSIDENTENCE

DE

**M. le Général MALLETERRE**

---

**DISCOURS de M. le Docteur Herbert Adams GIBBONS**

---

*En vente au Profit du Secours National Arménien*

---

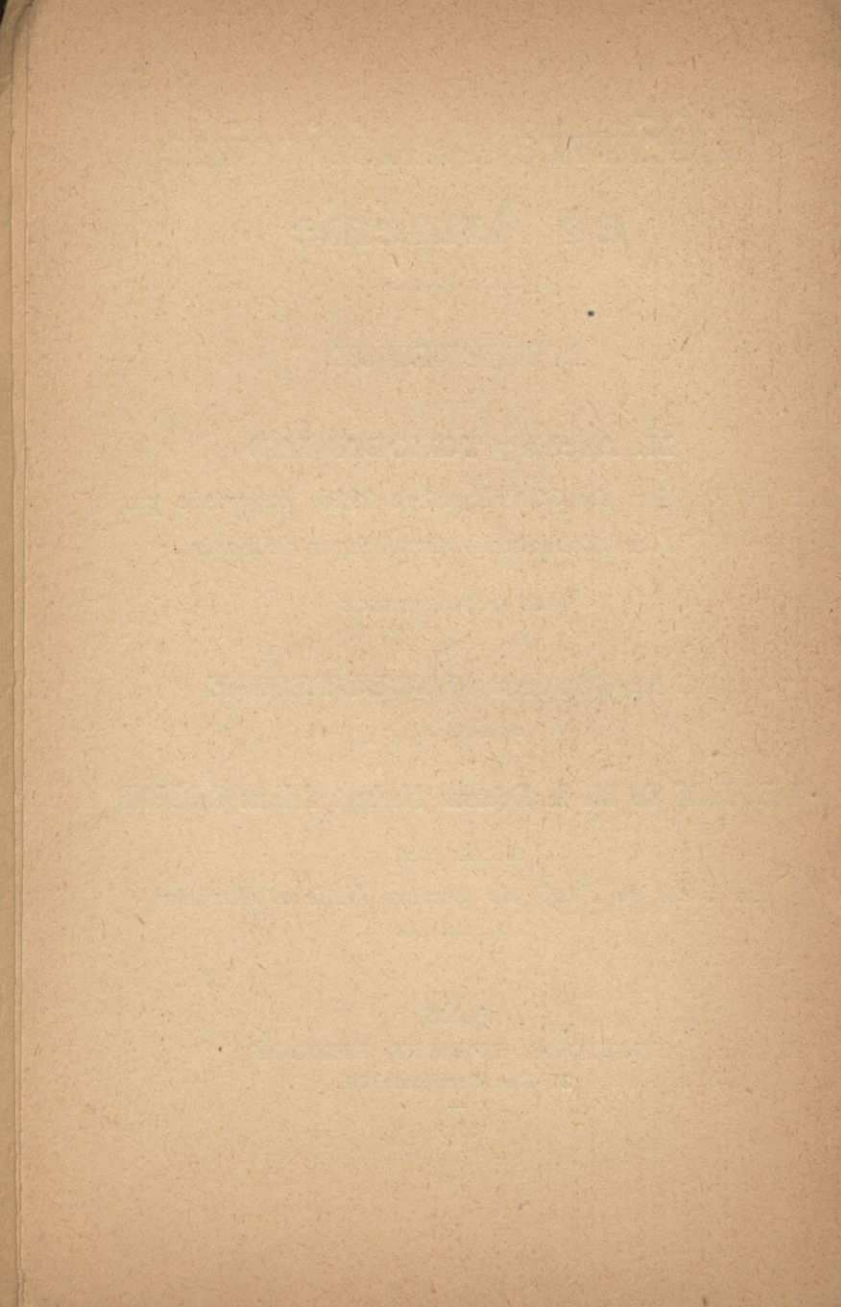
PARIS

ÉDITIONS ERNEST LEROUX

28, Rue Bonaparte, 28

—  
1919





# L'œuvre américaine en Arménie

---

M. le Général Malleterre

MESDAMES, MESSIEURS,

La fonction du Président est simplement de donner la parole aux orateurs ; cependant, il entre aussi dans sa fonction de les présenter ; non pas qu'il en soit besoin aujourd'hui ; mais pourtant, je m'en voudrais si je ne disais pas ce que je pense de vous. J'aurais bien préféré que ce soit M. le Général Bailloud lui-même, qui nous fait l'honneur d'assister à cette séance, qui nous dise ce que je vais vous dire ; il vous le dirait en homme chef qui a commandé en Orient, et certes, je serais tout prêt à lui passer la parole.

Puisqu'il veut bien me la laisser, je vais dire quelques mots de nos deux conférenciers. Vous allez entendre M. Tchobanian, homme politique, poète arménien, celui dont la lyre a, je ne dirai pas chanté les douleurs de l'Arménie, car on ne les chante pas, mais les a sacrées. Je ne crois pas qu'il y ait un peuple qui ait autant souffert que le peuple arménien ; je ne vous apprends rien à ce sujet ; on se demande même comment le peuple arménien vit encore, comment il y a encore un peuple arménien, et on peut se demander aussi, depuis tant d'années que ce peuple est victime d'un massacre systématique, comment les puissances occidentales qui

se sont toujours données comme les protectrices des faibles, ne sont pas intervenues pour arracher ce peuple aux horreurs que lui faisait subir l'empire ottoman. Certes, oui, on peut faire beaucoup de reproches aux gouvernements européens, mais je vous assure que la France, l'Amérique, l'Angleterre, et même la Russie, si elles n'ont pas d'excuses à présenter, ont pourtant une raison forte, sérieuse : c'est que ce n'était pas les Turcs seuls qu'elles avaient devant elles, mais depuis 25 ans c'était aussi l'empire allemand ; l'empire allemand avait mis la main sur la Turquie, il tenait Constantinople, il avait profité de la brèche que la rivalité de la France et de l'Angleterre et même de la Russie dans les questions d'Orient avait ouverte en Orient, brèche par laquelle ont passé le kaiser et l'Allemagne, s'implantant, prenant l'emprise à Constantinople. C'est l'Allemagne, je n'hésite pas à le dire, qui est au premier chef responsable du sang versé en Arménie, car si elle était intervenue auprès du Sultan Abdul-Hamid, et pendant la guerre, auprès de ceux qui étaient ses alliés elle aurait pu arrêter les massacres ; elle ne l'a pas fait parce qu'elle est la puissance par excellence du massacre : le sang des Arméniens est sur ses mains comme le sang des millions d'hommes qui a été versé dans cette guerre ; ne l'oublions pas. c'est un crime de plus. (*Applaudissements*).

En vous parlant de l'Arménie, M. Tchobanian va vous dire particulièrement l'aide que les Etats-Unis ont apportée à ce pays. Et après qu'il aura parlé, vous entendrez M. Gibbons. M. Gibbons est un citoyen des Etats-Unis, et à ce titre, il mérite votre attention, je ne parle pas de votre sympathie ; mais il peut parler de l'Arménie en connaissance de



cause. M. Gibbons faisait avant la guerre l'histoire de l'empire ottoman dont il avait publié déjà un ou deux volumes; il a été en Arménie, il a vu l'Arménie, cette terre du massacre, il a contribué à sauver les Arméniens, et laissez-moi rendre hommage, non pas seulement à lui, mais à sa femme dont l'héroïsme comme celui d'autres femmes françaises et américaines ont sauvé de nombreuses victimes. (*Applaudissements.*)

M. Gibbons, depuis la guerre, s'est voué à la propagande en France, il a été un de ceux qui ont, pour ainsi dire, je ne dirai pas forcé, mais amené l'Amérique à la guerre; il est resté en France, il a été parler de l'Amérique partout, dans tout notre pays; on a entendu sa parole pleine d'humour, pleine de feu, et pour vous montrer cette activité inlassable, l'effort qu'il a fait, laissez-moi vous raconter une petite anecdote. Il était dans le Midi, il faisait une tournée dans l'Armagnac et dans la Guyenne, dans le bassin de la Garonne; il avait fait une conférence à Neyrac, et une voiture devait venir le prendre pour aller faire le lendemain soir une conférence à Condom; la voiture ayant manqué, il a fait à pied les 29 kilomètres entre Neyrac et Condom, et le soir même, il prenait la parole à Condom. (*Applaudissements.*)

Il me permettra de lui rappeler aussi que nous avons parlé tous les deux ensemble, à côté l'un de l'autre, dans plusieurs villes: Bordeaux, Reims; et M. Tchobanian me permettra aussi de lui rappeler que le 3 juin dernier, à Bordeaux, à une époque dont vous avez gardé le souvenir tragique quand nous, conférenciers, qui allions reconforter l'opinion publique, nous étions suivis par les communiqués de la deuxième Marne, il se rappellera que

le 3 juin, après la conférence qu'il avait faite sur l'Arménie, j'ai prophétisé aux Bordelais que trois mois après, je reviendrais avec des communiqués de victoires, et j'y suis revenu. (*Applaudissements*).

Maintenant que vous connaissez les deux orateurs, je leur passe la parole.

---

## Conférence de M. A. Tchobanian

MESDAMES, MESSIEURS,

Il y a deux ans, au plus fort de la sombre et terrible mêlée, les intellectuels arméniens de Paris ont tenu à rendre, par une cérémonie solennelle, un hommage de gratitude à la France, à sa belle et féconde culture, à sa noble amitié pour l'Arménie. Ce soir, l'Union Intellectuelle Arménienne de Paris, au nom des lettres et au nom de la race arménienne, vient rendre un hommage de reconnaissance à la nation américaine, au bienfait moral que ses missionnaires et éducateurs ont accordé à notre peuple depuis un siècle, à la généreuse et puissante assistance qu'elle nous donna lors des massacres hamidiens et notamment dans le désastre immense subi par notre peuple au cours de cette guerre.

Dans les efforts de relèvement intellectuel qu'il déploya dès le xviii<sup>e</sup> siècle, du milieu de la douloureuse servitude que le Turc lui avait imposée, notre peuple eut deux grands auxiliaires, deux guides principaux, la France et l'Amérique.

Par l'intermédiaire de la célèbre congrégation des Mékhitaristes fondée à Venise au début du xviii<sup>e</sup> siècle, l'Italie projeta, elle aussi, sur notre mouvement intellectuel le rayonnement de la pensée gréco-latine et la chaleur de ses élans pour la reconquête de la liberté; mais les deux influences les plus profondes et les plus durables ont été celles de la France et de l'Amérique. Les rapports historiques et intellectuels entre la France et le peuple



arménien remontent à l'époque des Croisades et n'ont jamais été interrompus. Le contact de l'Arménie avec la nation américaine commença il y a environ un siècle, lorsque les missionnaires des Etats-Unis, étant venus en Orient pour répandre le christianisme chez les musulmans et s'apercevant bien vite de l'imperméabilité du monde turc à la civilisation chrétienne, découvrirent le peuple arménien, ainsi que les chrétiens de Syrie, apprécièrent l'esprit ouvert de ces races de vieille culture et leur soif ardente d'instruction et de progrès, et décidèrent de se consacrer à les aider dans leurs efforts de renaissance. A côté de l'influence prédominante de la pensée française propagée chez nous par des professeurs et des missionnaires, et surtout spontanément puisée et assimilée par notre peuple dans le prestigieux livre français, et qui a présidé à la formation de notre littérature contemporaine et à la fixation de notre langue moderne, l'action de l'œuvre scolaire et morale des missionnaires et professeurs américains a été très grande et éminemment bienfaisante.

La presque totalité des élèves des collèges américains dans les principales villes d'Arménie et de Cilicie, et un très grand nombre de ceux de Constantinople et autres grandes villes de l'Orient, ont été des Arméniens. Ces missionnaires d'Amérique se sont noblement attachés à notre peuple, plusieurs d'entre eux ont appris notre langue, et ont collaboré, dans notre langue même, par des traductions et des productions originales, au développement intellectuel et moral de notre peuple. L'un d'eux, le Dr Rigs, nous donna, il y a plus de quatre-vingts ans, la première traduction de la Bible en arménien moderne; et la première revue armé-



nienne, d'une teneur instructive et didactique, qui parut à Constantinople peu avant le *Basmavep* des Mekhitaristes de Venise, *Chtémaran bidani Kidé-liats* (magasin des connaissances utiles), fut fondée par les missionnaires américains et leurs disciples arméniens. Les collèges de Constantinople et d'Arménie ont initié une grande partie de notre jeunesse non seulement à la forte et saine culture américaine, mais ont contribué aussi à la propagation parmi nous de l'admirable littérature anglaise dont les maîtres suprêmes nous étaié déjà connus par les traductions et les commentaires français. Ces collèges furent surtout des foyers de libéralisme où nos jeunes générations se sont familiarisées avec les principes du monde nouveau et où elles ont trouvé un accroissement de force morale pour lutter contre la pourriture et l'obscurantisme de la tyrannie turque.

Certes, les gouvernants ottomans se trompaient quand ils considéraient ces missionnaires américains comme des propagateurs d'idées subversives, comme des promoteurs du mouvement révolutionnaire arménien ; les missionnaires, éducateurs pacifiques et raisonnables, n'ont jamais prêché la révolte, l'ont même déconseillée, la jugeant dangereuse et désastreuse, dans les conditions si défavorables qui existaient pour les Arméniens en présence de la tyrannie turque encore très puissante et de l'Europe encore si peu éclairée sur les choses de l'Orient et si profondément indifférente ; les causes qui ont engendré le mouvement arménien sont d'abord le souvenir du libre et glorieux passé demeurant toujours vivant au fond de tout cœur arménien et le désir latent, bien naturel et légitime, de recouvrer la liberté perdue, ensuite, et surtout,

l'intolérable horreur de la tyrannie turque, faite de grossièreté, de brutalité et de systématique iniquité; mais il est bien vrai que ces principes de dignité humaine, de probité, de justice, de droit, cet esprit de liberté et d'équité, tout ce souffle d'un monde d'élévation morale, pénétrant dans l'âme de notre jeunesse par l'enseignement des maîtres américains, ne pouvait qu'encourager, fortifier et accélérer les tendances de cette ardente jeunesse à réagir contre un état de choses insupportable, et la pousser à aller plus loin et plus vite que ces bons et paisibles éducateurs n'auraient voulu eux-mêmes. Un des livres qui sont devenus le plus populaires chez nous, est la *Case de l'Oncle Tom*, de la romancière américaine Mme Harriett Beacher-Stowe, et ce livre, traduit, du reste, non pas par les missionnaires ou leurs disciples, mais par les élèves des Mekhitaristes de Venise, est une protestation contre l'esclavage (et c'est bien une situation d'esclaves que les Turcs avaient faite à leurs sujets chrétiens).

Ces missionnaires, ai-je dit tout à l'heure, ont voué une profonde amitié à notre peuple; plusieurs d'entre eux, qui étaient venus en Orient pour une période déterminée d'activité, ne voulurent plus rentrer dans leur pays et demeurèrent chez nous jusqu'à la fin de leurs jours. Dans toute la seconde moitié du xix<sup>e</sup> siècle et au début du xx<sup>e</sup>, notre jeunesse eut deux centres intellectuels principaux où elle allait faire ses études supérieures, les Universités de France et d'Amérique. Plusieurs des élèves de ces grandes écoles d'Amérique, à leur retour dans le pays, enrichirent le corps enseignant des collèges américains de Turquie, comme celui de nos écoles nationales, qui doivent une grande partie de leurs progrès à l'exemple d'organisation méthodique



donné par les colléges américains comme par les colléges français; quelques-uns de ces élèves des Facultés américaines se sont établis aux Etats-Unis, où ils se sont distingués comme savants ou artistes, ou sont même parvenus à être nommés professeurs dans certaines de ces Facultés; je puis dire la même chose de certains de nos jeunes gens qui sont venus achever leurs études en France.

La sympathie pour l'Arménie, la protection accordée au peuple arménien, fut, peut-on dire, un des nombreux liens moraux entre la France et l'Amérique, liens profonds qui devaient tout naturellement aboutir à la collaboration par les armes dans cette lutte pour la Liberté.

Lors de la crise arménienne de 1894-97, quand sur l'ordre d'Abdul-Hamid, les Turcs massacrèrent, avec la complicité et sous les auspices de l'Allemagne, plusieurs centaines de milliers d'Arméniens, au premier rang des nations de justice et d'humanité qui protestèrent contre ce crime monstrueux, nous vîmes l'Amérique, qui accorda son aide aux veuves et orphelins et son appui à la cause de l'Arménie. Lors du massacre d'Adana, perpétré au lendemain même de la proclamation de la constitution ottomane, c'est un intellectuel américain, qui, professeur au collége de Tarse, en Cilicie, ayant assisté au drame, en vit les dessous que les chefs Jeunes Turcs voulaient dissimuler (ces misérables s'ingéniaient à faire retomber la responsabilité du désastre, d'une part sur les Arméniens eux-mêmes, d'autre part sur les partisans d'Abdul-Hamid); cet Américain vit la vérité, et quittant la Turquie peu après, vint à Paris et dénonça courageusement cette affreuse vérité devant l'opinion française comme devant l'opinion américaine, à un moment où le

monde civilisé, leurré par les belles phrases des Jeunes Turcs, chantait unanimement la louange de ces prétendus libéraux qui étaient les véritables et uniques auteurs de cette orgie criminelle qui ensanglanta la Cilicie. Ce professeur était le D<sup>r</sup> Herbert Adams Gibbons, l'écrivain politique bien connu, auquel nous nous faisons un devoir de rendre ce soir un hommage tout particulier de gratitude, car par les nombreux et multiples services qu'il a rendus à notre cause, il est parmi nous l'incarnation du dévouement américain pour l'Arménie, — de même qu'il fut, au cours de cette grande lutte mondiale, à laquelle il prit part au premier rang des propagandistes, un des meilleurs ambassadeurs intellectuels de l'Amérique auprès des Français. Professeur dans un collège où la plupart des élèves étaient Arméniens, il fut d'abord un bon semeur d'idées saines, de principes élevés parmi notre jeunesse; devant le désastre d'Adana, il fut le témoin perspicace et indigné, l'accusateur intrépide du crime masqué; il ne se contenta pas du reste d'observer et d'accuser, il intervint, protesta auprès des autorités turques, il essaya — en vain — d'arrêter le bras des assassins en chef; il fit tout ce qu'il put pour sauver des Arméniens, pour assister les survivants, et dans cette œuvre d'humanité, il fut vaillamment secondé par Mme Gibbons. qui a conté ces souvenirs tragiques dans le livre délicieux qu'elle a récemment publié : *Les Turcs sont passés là*; le même noble rôle a été joué dans cette crise par tous les Américains se trouvant en Cilicie, par le major Doughty-Wylie, le Consul britannique, qui eût une attitude énergique, et notamment par les missionnaires français dont le dévouement et la bonté pour les victimes furent magnifiques. Depuis lors, le



D<sup>r</sup> Gibbons a continué, avec la plus cordiale constance, par des articles, par des conférences, à défendre la cause arménienne. Parmi les publications consacrées au crime gigantesque commis par les Turcs en Arménie au cours de cette guerre, la brochure du D<sup>r</sup> Gibbons: *La Page la plus noire de l'Histoire moderne*, publiée en anglais aux Etats-Unis et en français à Paris, fut une des plus vigoureuses et des plus émouvantes, produisit une impression profonde en France, en Amérique et en Angleterre, et provoqua de nombreux articles. En 1916, le D<sup>r</sup> Gibbons voulut bien accepter une mission dont le catholico de tous les Arméniens et son représentant auprès des Puissances alliées, Boghos Nubar Pacha, l'ont chargé; il se rendit en Amérique, fit de nombreuses démarches auprès des plus éminentes personnalités de son pays pour y renforcer le mouvement arménophile, pour activer les efforts d'assistance aux déportés et réfugiés, pour exposer les desiderata des Arméniens au sujet de l'avenir de leur patrie. Il y a deux mois, le jour de la Toussaint, quand tout le monde allait rendre une pieuse visite aux morts, il plut à Pierre Loti de déshonorer les tombes des innombrables martyrs chrétiens de l'Orient, en publiant un éloge du Turc qui se terminait par une diffamation tendant à discréditer les chrétiens d'Orient en général, les Arméniens en particulier; M. Auguste Gauvain, M. Camille Mauclair firent à ce geste malsain, au nom de la chevalerie et du bon sens français, la réponse qu'il méritait; M. Gibbons stigmatisa l'inconvenance extrême et absurdité de cette tentative de réhabiliter les pires malfaiteurs du monde, en une page tellement belle et forte d'analyse rigoureuse et de hautaine indignation, qu'un

écrivain patriote arménien n'aurait pu l'écrire mieux.

Le D<sup>r</sup> Gibbons tient une des premières places dans le livre d'or des amis de l'Arménie, et notre peuple entourera son nom d'une éternelle reconnaissance,

Le dévouement du D<sup>r</sup> Gibbons pour l'Arménie ne fut nullement un cas isolé. Nombreux furent ceux de ses compatriotes qui, en Amérique comme en Arménie, témoignèrent la même énergique et généreuse amitié pour notre peuple. Et pour montrer combien cette amitié fut belle, il faut que je rappelle en quelques mots l'horreur sans exemple du désastre, qui dépassa en énormité et en abjection toutes les atrocités commises par les Turcs au cours de leur sinistre histoire, et qui fut le plus démesuré et le plus effroyable des crimes que la bestialité sanglante du Turc, unie à la cruauté calculée de l'Allemand, perpétra pendant cette guerre.

Sous Abdul-Hamid, Turcs et Allemands avaient eu en vue de décimer la population de l'Arménie ottomane pour la contraindre à renoncer à ses revendications; au cours de cette guerre, les Jeunes Turcs et leurs alliés Allemands sont allés plus loin; voyant le peuple arménien plus vivant que jamais, plus que jamais fidèle à son idéal national, refusant son concours aux Puissances tyranniques et tendu de tout son cœur vers les nations qui luttèrent pour la liberté, leur donnant partout où il le pouvait ses fils en grand nombre comme volontaires, les Turcs et les Allemands décidèrent tout simplement d'assassiner cette nation, de vider complètement l'Arménie turque tout entière du vieux peuple qui l'habitait depuis des milliers d'années. Ils eurent recours à trois moyens : le massacre, la conversion



forcée, et la déportation, qui fut, comme on l'a dit, un massacre déguisé. Vous connaissez la manière épouvantable avec laquelle les Turcs ont exécuté cet infernal projet ; toute une série de récits, qui furent publiés, de témoins arméniens et étrangers (Français, Américains, Anglais et même Allemands), démontrent surabondamment l'existence du plan préconçu de la destruction d'une race, et établissent les procédés d'affreuse cruauté avec lesquels ce plan fut mis en œuvre. Je ne referai pas l'exposé de ce cauchemar prolongé : je lirai seulement quelques courts fragments des récits de ces atrocités, et ces fragments, je les puiserai dans les lettres des missionnaires et professeurs américains adressées à leur siège central à New-York, — car, et c'est ce que je veux mettre ici en lumière, les premiers témoins qui, malgré toutes les entraves opposées par les Turcs qui croyaient pouvoir commettre ce crime colossal sans que le monde civilisé en connût tous les détails et se tirer ensuite d'affaire, au lendemain de la victoire allemande qu'ils considéraient comme certaine, en publiant une statistique falsifiée de la population arménienne d'avant la guerre, — les premiers témoins qui enregistrèrent les faits et les transmirent au monde civilisé, furent ces missionnaires américains se trouvant en Turquie, et c'est le comité arménophile américain, institué à New-York en 1915, qui publia ces témoignages en une brochure, où les noms des signataires de ces documents, ainsi que ceux des localités et des personnages arméniens cités étaient laissés en blanc, par prudence ; brochure, dont le texte anglais et la traduction française firent sensation en Europe et en Amérique et soulevèrent l'indignation générale ; c'était là un nouveau et grand service

que les Américains rendaient encore à la cause de la justice et à celle de l'Arménie ; voici quelques passages de ces documents :

« ... Des villages entiers ont été déportés avec un simple préavis d'une heure, sans donner le temps du moindre préparatif pour le voyage, sans même accorder le temps parfois de réunir tous les membres d'une famille, de sorte que de petits enfants ont dû être abandonnés en arrière. Dans le haut village de Geben, les femmes se trouvaient, pour la plupart, au lavoir et elles furent contraintes d'abandonner leur linge dans l'eau et furent mises en route, pieds nus et à moitié dévêtues, comme elles étaient.

.....

« ... Dans beaucoup de cas, les hommes (et il faut noter que presque tous ceux qui étaient aptes pour le service militaire étaient déjà partis pour les armées), étaient vigoureusement attachés les uns aux autres avec des cordes ou des chaînes. Les femmes avec des enfants en bas âge dans les bras ou en état de grossesse avancée, étaient traînées sous le fouet, comme du bétail. Il est de ma connaissance que trois de ces malheureuses accouchèrent sur la route et, obligées par leurs sauvages gardiens de se remettre en marche immédiatement, moururent d'hémorragie. Il est vrai qu'un cas m'est connu où le chef des gardiens d'escorte ayant un cœur humain, accorda à de malheureuses femmes dans le même cas, quelques heures de repos, et leur procura un chariot pour continuer la route.

« Il y eut des femmes dont le désespoir et la détresse furent tels, qu'elles abandonnèrent leurs petits enfants sur les chemins

« Un grand nombre de femmes et de jeunes filles



furent violées. En une certaine localité, le commandant de gendarmerie déclara ouvertement à ses hommes qu'ils pouvaient agir avec les femmes et les jeunes filles comme bon leur semblerait.

« ... A partir du mardi 6 juillet, toutes les maisons arméniennes furent vides, leurs habitants ayant été déportés. On ne s'embarrassait pas de savoir qui avait ou n'avait pas pris part à quelque mouvement contre le Gouvernement. Il suffisait d'être Arménien pour être traité comme un criminel et être déporté. D'abord, on devait enlever tout le monde, sauf les malades qui étaient enfermés à l'hôpital municipal jusqu'à ce qu'ils fussent en état de partir. Plus tard, on excepta les vieillards et les vieilles femmes, les femmes enceintes, les enfants, les employés du Gouvernement et les Arméniens catholiques. Finalement, on décida d'expulser aussi les vieillards, les femmes et les catholiques et ils furent déportés en dernier lieu. Un certain nombre de barques avaient été, à différentes reprises, chargées de monde et dirigées vers... On croit généralement que toutes ces personnes furent noyées.

« ... Un notable Arménien, de situation aisée, au dire d'un témoin, fut fusillé avec ses deux fils qu'on avait placés l'un derrière l'autre devant lui.

« Quarante-cinq hommes et femmes furent pris à une petite distance du village, dans une vallée. Les femmes furent d'abord violées par les officiers, puis livrées aux gendarmes qui en abusèrent à leur tour. Suivant ce témoin, un enfant fut tué en lui écrasant la tête contre les rochers. Tous les hommes furent mis à mort et, de ce groupe de 45 personnes, nul ne fut épargné.

.....

« ... Nous savons comment a été traitée cette dernière ville, dont des centaines de personnes ont été traînées à travers... pour le désert où elles devaient vivre exilées. Le plus grand nombre de ces exilés étaient des vieillards, des femmes et des enfants, et ils étaient battus, fouettés comme des bêtes sauvages; les femmes et les jeunes filles chaque jour violées et livrées aux appétits bestiaux, non seulement des gardiens, mais aussi de tous les débauchés des villages à travers lesquels elles passaient, car les gendarmes permettaient à quiconque de pénétrer dans le campement et ils distribuaient même les jeunes filles aux libertins des villages pour la nuit. Ces malheureuses victimes de la luxure de leurs oppresseurs préféreraient sans doute avoir été tuées d'une balle dans les chaumières de leurs montagnes que d'être ainsi traînées par les routes. Environ deux mille de ces malheureuses femmes traversèrent... toutes plus mortes que vives; plusieurs centaines moururent de faim et de soif, enlevées dans le désert par les Arabes Anaza. Nous savons comment elles vont être traitées, parce que les exilés de notre pays se trouvent dans les mêmes lieux qu'elles et qu'un jeune médecin arménien qui y était chargé d'inspection médicale pour le compte du Gouvernement, en vue de la conscription, en est revenu et nous l'a dit.

.....

« ... La plupart de ces malheureux marchaient à pied, ne recevaient de la nourriture que tous les deux ou trois jours et étaient à peine vêtus de haillons. La population chrétienne de... essaya de leur porter secours; mais, malgré tous leurs efforts, ce qu'ils firent fut comme une goutte d'eau dans



l'Océan. En outre, tous ne furent pas autorisés à entrer dans la ville ; ils durent passer la nuit en plein air par quelque temps qu'il fit et les soldats s'étudiaient à empêcher les habitants charitables de venir à leur secours. Nous en avons vu un certain nombre sur la route ; ils défailaient épuisés par la faim. Nous avons vu un père qui tenait dans ses bras un nouveau-né d'un jour et derrière lui se traînait la mère sous le bâton du gardien turc qui l'obligeait à marcher. Plus d'une fois, une femme tombait et ne se relevait que sous le fouet.

« ... J'ai vu une petite fille de 3 ans 1/2 qui avait pour tout vêtement une chemise en loques. Elle était venu à pied de... à... ; elle était tellement maigre, et elle grelottait de froid, comme d'ailleurs tous les nombreux enfants que j'ai vus ce jour-là (dimanche 14 mai). Un Arménien me dit qu'il avait abandonné deux enfants sur la route, parce qu'ils ne pouvaient pas marcher et qu'il ne savait pas s'ils étaient morts de faim ou de froid, ou si quelqu'un de charitable avait eu pitié d'eux, ou encore s'ils avaient été la proie de quelque bête fauve. J'ai su par la suite que ce ne fut pas là un cas isolé et que beaucoup d'enfants avaient été ainsi abandonnés. Il semble vraiment qu'on fait un cauchemar. »

Je joindrai à ces récits d'il y a trois ans ces quelques lignes que vient de publier un de nos premiers écrivains, Yervant Odian, le plus grand humoriste arménien, qui, déporté en 1915 avec nos intellectuels, nos chefs de partis, nos ecclésiastiques les plus notoires de Constantinople, pour des destinations mystérieuses, est un des peu nombreux d'entre eux qui sont rentrés : c'est bien un fantôme sor-



tant d'un Enfer, qui parle, et l'Enfer du Dante lui-même pâlit auprès de celui-là :

«... Je viens de loin, de bien loin. Je viens de Deïr-el-Zor, sur le pont duquel sont passés trois cent mille Arméniens, dont il ne reste aujourd'hui que mille cinq cent femmes et orphelins. Je viens d'Osmanié, où soixante mille Arméniens, sous une pluie battante, ont été traînés de montagne en montagne à coups de fouet. Je viens de la route fatale menant de Bozanti à Tarse, où des nouveaux-nés arméniens, abandonnés par leurs mères sous les sapins, ont été, sous nos yeux, dévorés par les chacals et les chiens.

« Je viens des déserts maudits qui s'allongent d'Alep à Deïr-el-Zor, et où, pendant trois ans, des dizaines de milliers d'Arméniens, sous des tentes, ont succombé à la fièvre, au typhus et à la dysenterie... Je viens de Hama et de Homs, de Meskéné, de Hammam, de Miadin, d'Elbouséraï, de Sultanié et de Konia où trente à quarante mille petits orphelins arméniens gémissent : Maïrik ! maïrik ! (Maman ! maman !) derrière les grillages des maisons turques !

« Je viens des lieux sinistres du crime, où des Zohrab, des Aknouni, des Khajak, des Zartarian, des Siamanto, des Varoujan, des Kélékian, des Sévak, des DagHAVarian, le cerveau d'une nation, furent broyés sous les coups des dignes successeurs des Gengiskhan et des Tamerlan ! »

Le peuple arménien a montré dans cette crise effroyable une grande dignité, une inébranlable vaillance d'âme : une minorité embrassa volontairement l'islamisme pour échapper aux tortures affreuses et à la mort ; l'immense majorité préféra les plus atroces supplices, la mort ou la longue et dou-

loureuse agonie dans le plus sinistre exil, plutôt que de se résigner à l'abjuration.

Vous connaissez tous l'épisode sublime de Zilé, le noble talent d'une des gloires de l'éloquence française l'a rendu immortel : « Il y eut des martyrs, dit Mgr Touchet dans le discours qu'il prononça à la cérémonie que l'archevêque de Paris voulut bien consacrer à la mémoire des Arméniens morts pour la foi du Christ, il y eut bien des martyrs, de vrais martyrs, à canoniser. A Zilé, 25,000 personnes sont emprisonnées, du cachot on mène les hommes à la montagne. Leurs os y blanchiront. Les femmes, les enfants subissent le supplice célèbre des Quarante Couronnés. On les expose au froid, presque nus. Quand on les crut au point, on leur proposa l'apostasie. Toutes les femmes refusèrent. Toutes furent frappées à la baïonnette. »

Je vous montrerai maintenant la manière, digne des plus grands héros de l'antiquité grecque et romaine, dont moururent les chefs religieux et plusieurs membres des deux grands partis patriotiques arméniens à Diarbékir : ces détails horribles et précieux viennent d'être publiés il y a à peine un mois dans le journal *Arèè* d'Alexandrie, par un Arménien de Diarbékir, un rescapé, M. Kou-doulian :

« Mihran Basdargian, du parti Dachnakiste, malgré toutes les tortures qu'on lui faisait subir et la bastonnade quotidienne qu'on lui infligeait, n'a révélé aucun secret, et ne pouvant supporter les 200 coups de bâton qu'il recevait par jour, se donna la mort en prenant le poison.

« Nalband Hagopian, Hintchakiste : on l'a tué en lui enfonçant 25 gros clous dans la poitrine. Dikran Tchakourdjian, Dachnakiste, on l'a broyé sous des



machines de fer. Kassab Vahan, Hintchakiste, on l'a tué en le couchant sur des fils de fer chauffés à blanc et en lui enfonçant deux clous dans les yeux. Dikran Darakdjian, Dachnakiste, on l'a torturé pendant plusieurs semaines dans la prison, il se tua avec un canif. Le prêtre Achod ; en prison, on avait commencé à lui arracher les ongles, mais comme il ne donnait aucun secret, on l'a conduit à l'église pour qu'il indique l'endroit où les armes étaient cachées, il monta sur le toit de l'église et criant à ses bourreaux : « Monstres, voilà où sont les armes », il se jeta en bas, mais ne mourut pas, et les misérables, mis en fureur, accoururent vers lui, et en criant : Koknouch ghiavour, piss papaz (infidèle puant, sale curé) lui brisèrent les jambes et dépècèrent le corps.

« Le métropolite Tchelghadian a été torturé pendant 25 jours en prison, les gendarmes turcs lui arrachèrent les cheveux et à la fin le brûlèrent vif. »

Et voici les renseignements que donnent les missionnaires américains, dans le rapport dont j'ai parlé tout à l'heure, sur le martyre des professeurs et institutrices arméniennes d'un de leurs collègues (celui de Kharpout) : « ... Professeurs : quatre ont péri, trois restent encore : Le professeur A..., a enseigné dans le collège pendant 35 ans... il a été arrêté le mois précédent, sans prétexte ; on lui a arraché les cheveux, la moustache et la barbe, pour lui faire faire des aveux, mais en vain. On ne lui a rien donné à manger, et on l'a pendu par les bras pendant un jour et une nuit, et on l'a terriblement battu plusieurs fois. Enfin vers le 20 juin, on l'a conduit vers Diarbékir, et il a été tué dans le massacre général qui a eu lieu sur la route.

« Le professeur B... a enseigné dans le collège



pendant 33 ans, a étudié à Ann Arbor. Professeur de mathématiques, a été arrêté vers le 5 juin, et a subi le même sort que le professeur A... sur la route.

« Le professeur C..., emmené pour assister à la bastonnade d'un homme qui est mort presque sous les coups, a perdu la raison. Est parti en exil avec sa famille vers le 5 juillet sous bonne escorte, et a été massacré sur la route... (principal de l'école préparatoire, a étudié à Princeton), a enseigné dans le collège pendant 20 ans.

Le professeur D... a enseigné dans le collège pendant 16 ans, a étudié à Edimbourg, professeur de philosophie et de morale. Arrêté avec le professeur A..., a souffert les mêmes tortures, a eu aussi les ongles arrachés, a été tué dans le même massacre...

« Instituteurs : 4 ont été tués sur la route, dans différents massacres; ils avaient enseigné en moyenne pendant environ 8 ans; trois autres, dont on n'a pas entendu parler, ont probablement été tués sur la route; ils avaient enseigné en moyenne au collège pendant 4 ans.

« Institutrices : l'une a été tuée, dit-on, à Tchinkouch, elle avait enseigné au collège pendant plus de 20 ans. Une autre serait enfermée dans un harem. L'on n'a pas entendu parler des trois autres. Quatre sont parties en exil... »

Partout où la chose fut matériellement possible, la population opposa une résistance acharnée aux massacreurs; à Van, à Chabin-Karahissar, à Mouch, à Sassoun, à Orfa, à Djébel-Moussa, les Arméniens se défendirent désespérément, faisant subir de lourdes pertes aux hordes des bourreaux. En dehors de l'Empire ottoman, partout, les Armé-

niens se conduisirent comme un peuple allié des nations libérales : l'Arménie caucasienne donna en outre de ses 150.000 soldats dans l'armée russe, plusieurs dizaines de milliers de volontaires, auxquels allèrent se joindre, en plein hiver de 1915, quelques milliers d'Arméniens d'Amérique pour prendre part aux combats livrés par l'armée du Caucase aux Turcs et coopérer à la libération de l'Arménie. En France, plus de 800 volontaires se battirent sous le drapeau tricolore et le plus grand nombre sont glorieusement tombés au champ d'honneur. Quand après le traité de Brest-Litovsk, l'armée russe, désorganisée par le bolchevisme, cessa les hostilités sur tous les points, les Arméniens s'obstinèrent à rester fidèles à leurs grands alliés, organisèrent tout seuls une petite armée et poursuivirent la lutte contre le Turc, rendant lente et pénible son avance vers le Caucase, facilitèrent, d'après la noble attestation de lord Robert Cecil, la tâche de l'armée britannique de Mésopotamie, réussirent à fonder une petite République indépendante dans la région d'Erivan, qui reste toujours vivante avec son armée, son gouvernement et son parlement et abrite plus d'un million d'Arméniens, d'après les dernières nouvelles reçues du Caucase. Dans la région d'Orient, constituée par le gouvernement français, les volontaires arméniens, qui en formaient la majeure partie, se distinguèrent par leur bravoure et prirent une part brillante, d'après le témoignage du général Allenby et du commandement français, aux combats décisifs de Syrie. Le peuple arménien s'est montré, au cours de cette guerre, digne de son passé, fait tout entier d'une constante résistance aux barbares, il a montré aussi qu'il avait bien compris et assimilé les leçons que les

maîtres français et américains lui avaient données, et il a prouvé qu'il méritait la sympathie que les meilleurs citoyens des nations libérales lui ont témoignée en ses jours de détresse.

Pendant toute cette crise que traversa le peuple arménien et qui, pour lui, hélas ! n'est pas encore terminée, puisque la plus grande partie des provinces arméniennes demeurent encore occupées par les Turcs, — la nation américaine prodigua à notre peuple son aide généreuse sous toutes les formes.

M. Morgenthau, l'ambassadeur des Etats-Unis à Constantinople, informé par les missionnaires de ce qui se passait en Arménie, fit de nombreuses démarches auprès du gouvernement turc, démarches qui demeurèrent sans résultat, et auprès de M. de Wangenheim, l'ambassadeur d'Allemagne, qui lui fit cette réponse d'un cynisme admirable : « Nous ne pouvons nous immiscer dans les affaires intérieures de la Turquie » ; il finit par donner sa démission, et, rentré en Amérique, fit une tournée de conférences dans les grandes villes pour faire connaître à ses compatriotes les horreurs commises en Arménie et demander leur assistance pour les survivants ; il publia récemment une brochure, où après avoir dépeint le martyre de l'Arménie, il demande que pleine réparation et justice soit faite à cette nation.

Cette œuvre de secours aux Arméniens, ainsi qu'aux Syriens, un groupe d'éminentes personnalités américaines avait déjà commencé à l'organiser avant cette propagande menée par M. Morgenthau, qui ne fit que contribuer à son expansion. Elle commença dès que le rapport sur les atrocités fut publié par le comité américain, et qu'un émouvant appel de lord Bryce, le doyen vénéré des amis de l'Armé-



nie et dont l'action multiforme et inlassable provoqua en Angleterre même un si puissant mouvement en faveur des Arméniens, eût paru dans un grand journal d'Amérique. Les membres de ce comité recueillirent des sommes considérables et les envoyèrent aux consuls des Etats-Unis en Turquie, pour être affectées aux Arméniens déportés en Mésopotamie ou réfugiés au Caucase, ainsi qu'aux Syriens et Libanais que décimait une atroce famine organisée par le gouvernement turc. Les arméniens qui ont survécu au long supplice de ces camps de concentration en pleins déserts de Mésopotamie ou de Syrie, doivent leur vie pour une très grande part à la générosité américaine. A la tête de ce comité se trouve un homme d'esprit élevé et de grand cœur, que je dois nommer avec une reconnaissance toute particulière, c'est le Rev. Dr. L. Barton, le secrétaire général du Board des missions américaines d'Orient, qui a été jadis en Arménie, a connu notre peuple de près, et qui agit en faveur de notre cause avec un don entier de sa personne ; cet homme a servi notre cause, durant cette crise, de toutes les manières, avec toutes ses forces, et maintenant que la paix est en train d'être élaborée, il quitte l'Amérique, pour aller en Arménie, accompagné d'un groupe de collaborateurs dévoués, afin d'aider le peuple arménien dans la reconstitution de sa patrie.

Le peuple américain nous a rendu, au cours de cette guerre, un autre service aussi important, peut-être plus important, que le secours matériel donné à notre peuple : il fut unanime, comme le peuple français, comme le peuple anglais et le peuple italien, à approuver et défendre les desiderata des Arméniens, à demander la libération, la résurrec-

tion de l'Arménie. Si tout le long de cette terrible guerre, notre peuple ne perdit point courage et garda intacte sa foi dans le triomphe final de sa cause, il le doit, non seulement à son caractère tenace qui a su toujours s'obstiner à espérer même dans les conditions les plus désespérantes, mais aux nombreuses et chaleureuses manifestations de sympathie de l'opinion américaine et de celles des autres pays alliés. Tous les grands journaux d'Amérique publièrent des articles soutenant les revendications arméniennes. Dans un message adressé à une revue arménienne il y a plus d'un an, un des esprits les plus éminents de la nation américaine, le professeur Baldwin disait : « Les sympathies du peuple américain sont pour le peuple arménien, et la rédemption de l'Arménie est inscrite dans le vœu avec lequel mes compatriotes sont entrés dans cette guerre; aucune paix n'est possible tant que ce vœu ne sera pas accompli ». Avant même l'entrée en guerre de l'Amérique, le grand homme que la Destinée a placé à la tête de la Libre Amérique à une heure aussi grande de l'histoire humaine, celui qui a formulé avec une si magistrale élévation les principes de justice et de liberté sur lesquels il désire voir fondé le monde nouveau qui sortira de cette guerre, l'illustre président Wilson, affirmait dans un de ses discours la volonté de la nation américaine, de contribuer, à l'issue de cette guerre, à assurer au peuple arménien, comme aux autres peuples non turcs de l'Empire ottoman, « les conditions nécessaires à la libération et au développement autonome »; il répétait la même déclaration à une déléguation arménienne qui est allé, il y a deux ans, au nom du Catholicos de toutes les Arménies, lui exposer nos aspirations nationales. Une des plus belles,



des plus érudites, des plus lucides et éloquentes interpellations qui aient été prononcées durant cette guerre sur la question arménienne, est celle que le député Little a faite, il y a un an, au Congrès américain, interpellation qui contenait un raccourci et un commentaire lumineux de l'histoire de la vie arménienne, un exposé du développement de la question d'Arménie dans le dernier demi-siècle, un tableau de la lutte arménienne pendant cette guerre, et un appel à l'Amérique d'assister l'Arménie dans cette lutte et de l'aider à la fin de la guerre à reconquérir sa liberté nationale. L'ancien président des Etats-Unis, M. Roosevelt, a mentionné à plusieurs reprises, dans ses déclarations, l'indépendance de l'Arménie comme un des buts essentiels de cette guerre; et la même déclaration vient d'être faite par le sénateur Lodge, le leader du parti républicain, dans son tout récent manifeste présenté au Sénat sur les principales clauses de la paix.

Mais ce qu'il y a eu de plus beau, ce qui fut vraiment sublime, c'est l'attitude des missionnaires américains qui se trouvaient en Arménie pendant cette guerre. Aucun ne voulut quitter le pays, malgré le danger qui les menaçait eux-mêmes. Les Turcs ont massacré ou déporté sous leurs yeux, non seulement la population, mais les professeurs et les élèves des collèges américains, ils ont pillé et parfois démoli ces collèges ou les ont changés en casernes. Ces hommes de grand cœur sont restés là jusqu'à la fin, protestant contre le crime, renseignant leur ambassade et leur gouvernement sur les horreurs qui se commettaient en Arménie, demandant l'intervention de leur gouvernement, soutenant, consolant les victimes, distribuant des secours. Quelques-uns sont partis avec les déportés, au fond



des déserts, pour souffrir avec eux et pour les reconforter tout le long de leur affreux calvaire, plusieurs ont été insultés, maltraités par les Turcs, quelques-uns ont été mis en prison, torturés, voire même assassinés par ces brutes, d'autres sont morts de douleur ou ont succombé aux épidémies; d'autres, ceux de Van, ont aidé les Arméniens dans leur résistance aux massacreurs, et lorsque Van, après avoir été libérée par l'armée du Caucase, fut reprise par les Turcs, et que la population se réfugia au Caucase, les missionnaires, hommes et femmes, ayant à leur tête l'admirable Dr Reynolds, qui a servi en Arménie pendant un demi-siècle et sa femme, que les Arméniens de Van appelaient leur « ange gardien », accompagnèrent ces malheureux dans leur pénible exode, en plein hiver d'Arménie, jusqu'au Caucase. C'est pour moi un devoir sacré de saluer respectueusement, ce soir, ces grandes figures d'hommes humains par excellence, de ces véritables chrétiens incarnant le pur esprit de l'Évangile, de ces fidèles représentants de la grande nation qui donna au monde le héros parfait de la liberté et de la charité humaine, Georges Washington.

Nous autres Arméniens, qui avons connu de si près la noblesse du caractère américain, nous avons eu la certitude, dès la première heure, que cette nation amoureuse de liberté et portant si haut le sentiment d'humanité, ne demeurerait pas neutre, qu'elle entrerait dans la lutte quand son heure serait venue, pour assister les champions du Droit. Et tout le monde sait que cette assistance fut grande, non seulement au point de vue de l'accroissement de la force matérielle, mais aussi et surtout au point de vue du renforcement de la puissance morale du camp des Alliés; à la noblesse, à la chevalerie, à la

pure vaillance de l'âme française, aux sentiments élevés et humains qui animaient l'Angleterre, l'Italie et leurs alliés, dans cette guerre symbolique, se sont ajoutées la noblesse et la chevalerie de l'âme américaine, pour lutter contre la brutalité, la cruauté et le cynisme du militarisme prussien et contre la barbarie anthropophage du Turc. On eût dit que la statue de la Liberté éclairant le monde, animée, a pris soudain son vol dans le ciel, et traversant l'Océan, est venu planer au-dessus de la lutte sacrée, aux côtés de cette sublime figure créée par Rude et qui, pendant quatre ans, s'envolant sur l'immense champ de bataille, conduisit de son cri et de son geste magnifique, le prodigieux héroïsme français.

Et la voici arrivée, la victoire ! la voici arrivée, la vengeresse, la réparatrice, la justicière. Je me souviens de cette réunion organisée à Bordeaux par la Société de Géographie sous les auspices de « l'Effort de la France et de ses Alliés », au début du mois de juin dernier, en faveur de l'Arménie et de la Syrie ; j'étais invité à dire le martyre, la lutte et les aspirations de l'Arménie ; le général Malleterre, glorieux mutilé de la guerre, qui représente si hautement la France héroïque et la France intellectuelle, et qui a témoigné à la cause de l'Arménie en plusieurs circonstances, durant cette guerre, sa généreuse sympathie, le général Malleterre, qui a bien voulu nous faire l'honneur de présider la présente réunion, présidait celle de Bordeaux ; c'étaient les jours les plus sombres de la guerre, le torrent barbare menaçait Paris ; j'ai dit l'espoir profond de l'Arménie dans la victoire de la France, dans la victoire du Droit, et le général Malleterre, en une allocution d'une ardente et superbe éloquence, dit la



certitude de la victoire, qu'il voyait, rayonnante, à travers les ténèbres de cette heure de crise suprême. L'événement vous a bientôt donné raison, mon général ! La victoire, éclatante, complète, est venue couronner l'effort titanique de la France et de ses Alliés. La réalisation de l'œuvre de justice commence déjà en Occident comme en Orient ; l'Arménie pour une grande partie reste encore plongée dans l'ombre ; le Turc n'a encore évacué que quelques régions seulement de la Transcaucasie, non sans avoir opéré des massacres dans quelques localités et le pillage partout, sur tout le chemin de sa retraite.

La bonne nouvelle nous arrive de l'occupation d'Adana par les troupes alliées et la légion arménienne ; mais les six provinces de l'Arménie ottomane et la province de Trébizonde où se passa la scène la plus atroce de la tragédie arménienne au cours de cette guerre, ainsi que les contrées où nos frères grecs sont l'élément autochtone depuis les temps les plus anciens, sont encore au pouvoir des Turcs, et dans toutes ces régions, et même à Constantinople, malgré que les Alliés y soient entrés en vainqueurs, la terreur règne, les Turcs s'arment ouvertement (d'après les journaux de Constantinople que je viens de recevoir), des agressions nocturnes ont lieu contre les chrétiens dans plusieurs faubourgs de la ville et même à Péra, le quartier européen ; des actes de pillage, des assassinats dirigés contre les Arméniens et les Grecs sont fréquents en province et à Constantinople ; un érudit arménien de grande valeur, David Khatchgontz, un de nos bons intellectuels qui avait échappé à l'hécatombe d'il y a trois ans, vient d'être assassiné à Haskeuy, quartier de Constantinople, par des Turcs ; ceux-ci,



avec lesquels il avait eu une vive discussion. — les journaux de Constantinople le disent nettement, — l'ont tué traîtreusement la nuit et ont jeté son corps dans la Corne d'or, le cadavre rejeté par la mer, été trouvé sur le rivage; et les journaux de Constantinople confirment la nouvelle, donnée ici récemment par la presse parisienne, de l'assassinat par les Turcs de trois soldats français, quatre soldats anglais et un soldat grec à Constantinople. Ce sont là sans doute les dernières convulsions de l'agonie de la barbarie turque qui pèse sur l'Orient depuis cinq siècles et souille de sa domination absurde et sacrilège la merveilleuse Byzance, le chef-d'œuvre du bon Dieu, et qui fut jadis un des centres les plus brillants de la civilisation chrétienne.

Il serait inconcevable que les Alliés n'accomplissent pas l'œuvre de justice d'une façon complète et radicale en Orient comme en Occident. La tyrannie turque a été un fléau aussi grand pour l'humanité, un danger aussi grave pour la paix, que le militarisme prussien; ses crimes sont plus anciens, plus abjects, plus nombreux. Quelle paix serait équitable et durable sans la destruction de ce foyer d'immoralité et de brutalité qu'est le gouvernement ottoman? Délivré de cette sombre et funeste puissance de mal qu'a été la domination turque, l'Orient retrouvera sa splendeur de jadis, et la nation arménienne, décimée mais vivante toujours, y occupera la place qu'elle mérite. Les Alliés qui ont mené si vaillamment la lutte du Droit, tiendront à honneur, nous n'en doutons pas, de venger les innombrables martyrs d'Arménie et d'accorder réparation à ce peuple dont le sacrifice fut immense à la cause de la liberté, en le délivrant pour toujours du joug turc et en lui rendant son indépendance; et nous sommes certains que

la France et l'Amérique qui furent les principaux guides et auxiliaires de l'Arménie dans son effort de relèvement intellectuel et national, donneront tout leur appui et leur aide à la réalisation de cette œuvre de justice.

---

## Discours de M. Herbert Adams GIBBONS

Mon Général, Mesdames, Messieurs,

Je suis très content d'être ici ce soir et de dire quelques mots après la Conférence de M. Tchobanian. N'attendez pas de moi une seconde conférence ; tout ce qu'il y a à dire a été dit ; même un peu trop, mon cher confrère, pour ce que vous avez dit de moi (*Rires et Applaudissements*) ; je ne m'attendais pas à cela, autrement je ne serais pas venu ce soir, mais vous l'aviez bien caché.

Mes chers amis, il y a trois choses que les Américains ont faites pour l'Arménie, que les Américains font en ce moment, qu'ils peuvent faire, et qu'ils feront dans l'avenir.

La première chose, c'est le témoignage, ce témoignage précieux et inlassable. Heureusement pour le monde, heureusement pour l'Arménie, pour la cause de la justice, qu'il n'y a pas eu un seul massacre là-bas, dans ce pays de Turquie, qui n'eût pas de témoins oculaires américains. Dans le premier massacre de 1896, dans le second massacre de 1909, et dans les massacres de 1915-16, il y a eu toujours des Américains là-bas, des témoins oculaires de ce que les Turcs ont fait. Dans le dernier massacre, les autres nations ont été chassées, et c'est à peu près les Américains seuls qui ont vu ce qui se passait là-bas. Si vous lisez le livre de Lord Bryce, ce recueil de documents qui est la condamnation la plus écrasante de la Turquie, vous trouverez que la plupart de ces documents sont, soit le témoi-



gnage de missionnaires américains, soit des témoignages recueillis par des missionnaires et envoyés en Europe par eux. S'il n'y avait pas eu de missionnaires là-bas depuis le commencement de cette grande guerre, le monde n'aurait pas su la vérité sur ces événements. Maintenant, il ne suffit pas de dire qu'il y a là un témoignage ; il faut bien préciser que ce n'est pas là un témoignage passif, c'est un témoignage actif. Je suis seulement un des plusieurs centaines d'Américains qui, depuis le moment où ils ont vu répandre le sang arménien, ont crié « au ciel » contre les assassins turcs, et je vais vous dire, mon général, mon cher ami, que dès le moment où j'ai été témoin des massacres d'Arménie, personne ne pouvait écrire dans un journal, dans une revue, un article sur la bonté des Turcs, des bons vieux Turcs, que je ne répondisse par retour du courrier (*Applaudissements*). Dans le massacre d'Adana, je ne suis pas le seul, il y en avait beaucoup comme moi qui ont vu ces faits là-bas ; depuis ce moment, nous avons dit en Europe et en Amérique qu'il ne fallait pas avoir confiance dans ces gens-là, qu'ils étaient pires que les Vieux Turcs, et que sous les chefs Jeunes Turcs, c'était le suicide de la Turquie. Je me souviens que deux semaines avant la guerre, le 14 juillet de l'année 1914, la France a reçu comme son hôte un éminent Turc, le Ministre Djémal. Il y avait son éloge dans le *Temps* du 15 juillet. J'étais à ce moment en Bretagne, j'ai lu cet article dans lequel on disait que Djémal était le meilleur ami de la France, qu'il fallait lui montrer l'arsenal de Toulon et tous les secrets militaires et navals de la France. Dans le prochain courrier, il y avait une lettre de moi adressée au *Temps* pour dire ce qu'était ce Djémal.

C'est lui-même qui est venu à Adana au milieu des massacres pour rétablir l'ordre, c'est-à-dire pour jeter la poussière aux yeux des puissances européennes il alla trouver quelques assassins qui étaient dans les prisons et les fit pendre, pour dire : « Nous avons pendu, châtié les assassins des Arméniens », mais il a pendu au même titre deux fois plus d'Arméniens que de Turcs.

Ce témoignage des Américains, j'en avais constaté la grande influence aux Etats-Unis et en Angleterre, dans les deux premières années de cette guerre. Vous ne pouvez mesurer la sympathie du peuple des Etats-Unis pour les Arméniens créée par les lettres des missionnaires, lettres qui ont été publiées partout par les grands journaux américains : une des causes qui ont monté le peuple américain contre les Allemands est le fait que les Allemands ont laissé faire en Turquie ces massacres d'Arménie. Quand M. Morgenthau est rentré en Amérique, je l'ai rencontré un jour à déjeuner avec M. Strauss, ancien Ambassadeur des Etats-Unis en Turquie qui était dans le temps assez turcophile comme beaucoup de diplomates qui sont allés là-bas. Nous avons causé ensemble à déjeuner ; je me rappelle que M. Strauss a dit à ce moment : « Les massacres d'Arménie ont fait plus de tort aux Allemands, aux Etats-Unis, que n'importe quelle autre chose ». Pareille chose m'a été dite par le Comte Bernstorff ; j'étais allé le voir en 1916 pour le ravitaillement des Arméniens, et il m'a dit : « Je vois très bien qu'il faut agir contre l'impression fâcheuse de ces événements d'Arménie sur l'opinion publique américaine. » Il avait vu cela. Donc, c'est là l'un des facteurs de l'entrée en guerre des Etats-Unis. Mais heureusement, depuis l'entrée en guerre, ce ne fut



plus le témoignage d'un neutre, mais d'un allié.  
(*Applaudissements.*)

Et vous allez voir que, dans ce Congrès de la Paix, les choses commencent de même façon. Il y a des journaux, à Londres en particulier, pas beaucoup à Paris (parce qu'en France on a eu des désillusions, les Français avaient compté tellement sur les Turcs, et ils n'oublient pas si vite), il y a des journaux à Londres, où l'on voit un grand mouvement en faveur des Turcs, pour dire que ce sont les meilleurs éléments de l'empire ottoman, que ce sont de braves gens, ces vieux paysans d'Asie Mineure: vous voyez cela dans certains journaux anglais. Ce sont des choses qui nous inquiètent un peu. Je me souviens de cette brochure publiée il y a deux ans, en anglais, qui a été envoyée par quelques journalistes de Londres à tous les députés du Parlement anglais, dans laquelle il est dit que les Arméniens étaient responsables de ces massacres, qu'après tout c'était une question économique. Nous avons toujours à combattre ces tendances dans les milieux diplomatiques en France, aux Etats-Unis; vous trouverez des consuls, des secrétaires d'ambassade, des ambassadeurs eux-mêmes qui disent: « Après tout, les Turcs sont de braves gens »; vous trouverez dans ces milieux qu'on parle toujours contre les chrétiens d'Orient. On dit: « Les Turcs sont de braves gens; les Arméniens, les Grecs, et tous ces chrétiens d'Orient, sont des vauriens; s'ils ont eu des démêlés avec les Turcs, c'est leur faute, et après tout, le moment est venu où il a fallu les balayer ». Vous entendrez ces choses dans les milieux diplomatiques. Voilà où le témoignage des Américains vient remplir son rôle. Nous avons organisé ces témoignages, nous avons élevé une



voix inlassable, et chaque fois, dans n'importe quel salon, qu'un Monsieur parlait en faveur des Turcs, il y avait aussitôt un contre-témoignage. Je vois souvent ce fait — « Monsieur, je vous demande pardon, — vous connaissez bien les Turcs ? » — « Mais oui, j'ai fait un voyage à Constantinople, j'ai été là-bas, à Péra » — « Oui, mais avez-vous voyagé dans le pays ? » — « Je suis allé une fois à Brousse (*Rires*) » — « Est-ce que vous avez jamais assisté à un massacre des Arméniens en Turquie » — « Mais non ». Et tout le salon écoute, et je raconte les faits du massacre. Voilà la façon de contrecarrer cette politique, cet effort pour sauver les Turcs.

Maintenant, la seconde chose, c'est l'émancipation des Arméniens. Pour l'émancipation, tous les Américains, sans exception, sont unis; le peuple américain, aussi bien que le gouvernement américain, est absolument résolu à émanciper l'Arménie (*Applaudissements*.) Vous avez eu le témoignage du premier de France, Clemenceau (*Applaudissements*), vous l'avez eu aussi de Lloyd George en Angleterre (*Applaudissements*); vous l'avez eu aussi du Président Wilson (*Applaudissements*), pour insister que ces promesses qui ont été faites soient remplies. Malheureusement, en Europe, il y a toujours eu des bonnes volontés envers les Arméniens, mais pas plus que des bonnes volontés. L'autre jour, je parlais avec un Français bien connu, très grand ami des Arméniens, M. Victor Bérard. Nous étions assis autour d'une table, discutant sur la question de l'empire ottoman, et nous avons parlé des responsabilités; il a insisté auprès de moi sur le fait que les Américains avaient une très grande responsabilité pour ces massacres, j'ai accepté. Il a dit: « Vous voyez que la France a toujours protesté

contre ces massacres » ; c'est vrai ; l'Angleterre aussi, c'est vrai ; les Etats-Unis aussi, c'est vrai ; mais toutes nos protestations n'ont pas empêché les massacres. M. Bérard a raconté l'histoire de Cambon. Quand Cambon a invoqué une fois à Constantinople les droits séculaires de la France pour protéger les chrétiens d'Orient, droits reconnus par les Turcs aussi bien que par tout le monde, quelqu'un a dit : « Mais pourquoi protestez-vous ? Pourquoi mêlez-vous le nom de la France dans ces affaires intérieures de l'empire ottoman ? M. Cambon répondit : « Quand j'entends qu'on tue, qu'on assassine dans une chambre, naturellement j'accours à la porte ». J'ai répondu à M. Bérard : « Oui, c'étaient de très bons mots ; Cambon l'a dit, mais il n'a pu le faire ». Ce n'est pas sa faute, il l'a bien voulu, mais il y avait tout ce système de diplomatie européenne.

Maintenant, tout cela est fini : nous avons vu le dernier grand massacre. Dans cette paix que nous allons établir, nous n'allons pas trouver des expédients, nous n'allons pas trouver des compromis (*Applaudissements*). Cette fois, la question est très nette et sera tranchée : « L'Arménie va-t-elle rester liée avec l'Empire ottoman ou non ? » Nous disons « Non » (*Applaudissements*). Et pour cette réponse, toutes nos félicitations vont à la Délégation Nationale Arménienne qui vient de proclamer l'indépendance de l'Arménie (*Applaudissements*), l'indépendance de l'Arménie tout entière, y compris la Cilicie. Le moment est arrivé pour les petites nationalités, moment pour lequel nous avons travaillé, pour lequel nous avons souffert pendant ces dernières années. Tout ce sang qui a été répandu sur les champs de bataille de la



France, l'a été pour un idéal : pour la liberté de toutes les nations du monde (*Applaudissements*); et c'est à la gloire de la France, mon général, ces mots prononcés dès le 4 août 1914, par René Viviani, quand la France a tiré l'épée : « Ce n'est pas seulement pour protéger la France, mais c'est pour protéger toutes les nations du monde contre cette menace d'hégémonie allemande ». C'était la bataille de la Libération dès le commencement (*Applaudissements*.)

La troisième chose dans laquelle les Américains peuvent aider l'Arménie, c'est le relèvement du pays, dans la période de reconstruction. C'est très bien de dire : Nous proclamons notre indépendance. L'Arménie, c'est un très grand pays, avec des montagnes, des rivières, mais c'est un pays malheureusement sans beaucoup de population. Les souffrances, les massacres, tout ce qui est arrivé depuis trois ans en Arménie ont dépeuplé le pays; mais une résurrection de la nation arménienne reste toujours parfaitement possible. Nous n'avons qu'à prendre comme exemple l'histoire de la Grèce. L'autre jour, j'ai passé la matinée avec M. Vénizelos, nous avons causé de beaucoup de choses, et naturellement de la plus grande, de la question de la Grèce. — « J'ai en Grèce, me disait-il, sans compter les Grecs de l'Empire ottoman, plus de 4 millions », et je pensais : « Il y a 100 ans, 90 ans, quand la Grèce a commencé sa vie nationale, il y avait moins de 400.000 âmes dans ce pays ». Il faut toujours penser à cela (*Applaudissements*).

Les gens qui disent que les Arméniens ont perdu trop de monde, que peut-être si les derniers massacres n'étaient pas arrivés ils auraient pu devenir une nation indépendante, mais que maintenant



c'est une chimère, ont tort. Il y a assez d'Arméniens pour faire un grand Etat dans leur propre pays. On a besoin de la bonne volonté de toutes les nations dans cette Ligue, dans cette Société des Nations que nous espérons former ; mais, Arméniens, vous avez déjà acquis, dans l'opinion publique américaine une sympathie tellement grande que ce sera très facile pour nous de trouver tout l'argent, tous les soutiens politiques, et si, comme je l'espère bien, il nous est confié par la Société des Nations, à nous autres Américains, le mandat d'aider l'Arménie dans les premières années de son indépendance (*Bravos et applaudissements*), vous trouverez, non seulement l'argent, mais vous trouverez des Américains qui iront là-bas pour vous aider dans la mesure du possible à reconstituer votre nation (*Bravos et applaudissements*).

Et maintenant, chers amis, je peux dire pour l'Arménie ce que j'ai dit pour la France, afin d'exprimer les sentiments du peuple américain ; il n'y a qu'une phrase qui se résume en trois mots, une phrase qui est en même temps une prière, pour exprimer la volonté de mes 110 millions de compatriotes, et cette phrase, c'est tout simplement : Vive l'Arménie ! (*Applaudissements prolongés*).

---

## M. le Général MALLETERRE

MESDAMES, MESSIEURS,

Je ne devrais rien ajouter. Vous avez entendu, non pas seulement des témoins mais des accusateurs, et puisque nous sommes à la fin de 1918, à l'aube de l'année 1919 qui, après la Victoire, doit confirmer la Paix, à cette heure où se clôt un des chapitres les plus sombres, les plus émouvants de l'histoire du monde et où va peut-être, espérons-le, s'ouvrir un nouveau chapitre, l'ère nouvelle de l'humanité pacifiée, laissez-moi me faire votre interprète et adresser à l'Arménie nos souhaits les plus ardents.

On vous l'a dit, et vous le savez, on a voulu assassiner l'Arménie, on a voulu tuer un peuple, on a voulu l'ensevelir dans une tombe dont jamais la pierre ne serait levée, et voici que la Justice éternelle, victorieuse comme toujours, portant dans ses mains le flambeau de la vie, s'est présentée aux portes du tombeau, et comme autrefois le Christ, elle a lancé une apostrophe sublime : « Surgis, Lazare ! lève-toi, l'Arménie ! » (*Applaudissements*). Et la pierre est tombée, et l'Arménie s'est levée, elle a dépouillé le suaire ensanglanté. L'Arménie vit, l'Arménie est ressuscitée ! (*Applaudissements prolongés*).

---

---

Imp. LANG, BLANCHONG et C<sup>ie</sup>, 7, rue Rochechouart, Paris.

---



